

Compte rendu

Ouvrage recensé :

BÉDARD, Jean. *Maître Eckhart*. Paris : Stock, 1998. 353 p.

par Claude Gagnon

Horizons philosophiques, vol. 9, n° 2, 1999, p. 133-135.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801137ar>

DOI: 10.7202/801137ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

COMPTES RENDUS

BÉDARD, Jean . *Maître Eckhart*. Paris : Stock, 1998. 353 p.

L'entreprise de Jean Bédard était difficile. Jean Eckhart est un phare dans la pensée médiévale; on a dit qu'il était «le Père de la spéculation allemande». En effet, le maître thuringien est considéré à la fois comme un mystique et comme un scolastique. Écrire le roman de la vie de ce premier dominicain condamné par un pape exige un gros travail documentaire. Et en faire un roman semble, à première vue, un défi à l'imagination d'un écrivain.

Jean Bédard s'est acquis d'une érudition suffisante sur la vie du père Eckhart mais aussi sur son époque –le XIV^e siècle. Mais là où l'entreprise devient proprement philosophique, c'est dans le traitement fort élaboré de l'exposé de la doctrine du mystique saxon. Jean Bédard a voulu mettre en scène, au moyen des événements entourant la fin de la vie du célèbre moine, de nombreux exposés concernant différents aspects de sa doctrine.

La difficulté de l'entreprise réside donc moins dans le roman de la vie du maître convoqué que dans le roman de sa doctrine, elle-même exposée souvent dans le dialogue fictif inventé par le romancier pour faire comprendre une doctrine pleine de subtilités dialectiques.

Étant donné que le dominicain saxon fut condamné probablement en partie pour des motivations politiques occultes, il est bien difficile de juger si Jean Bédard va trop loin en reliant l'une à l'autre l'intolérance de l'Église du temps envers le mouvement des béguinages et la condamnation du contenu de la doctrine du père prêcheur. Ce qui nous reste des textes du Maître permet d'imaginer ce qui a pu arriver. C'est là l'effet réussi de l'ouvrage, puisque la doctrine accessible et utilisée est compatible avec l'histoire politique de la chrétienté de cette période.

On connaît bien les thèses de Maître Eckhart par ses textes et par la vingtaine de propositions condamnées par Jean XXII deux ans après la mort du dominicain. On a identifié la lignée platonicienne à laquelle il se rattache. On a retracé chez Gilbert de la Porrée sa distinction entre Dieu et la Déité, on a beaucoup travaillé surtout ce qu'on appelle son intellectualisme, c'est-à-dire son affirmation de la primauté de l'Intellect sur l'Être.

Jean Bédard s'est abondamment servi de l'état actuel de la recherche sur ce philosophe important du XIV^e siècle et suivant l'exemple du Maître qui s'est fait reprocher d'expliquer ses subtiles complexités doctrinales aux gens simples, le romancier essaie de représenter pour le lecteur moyen la doctrine, en expositions fictives mais aptes à faire le pont entre ce qu'on sait de l'histoire des idées de ce temps d'une part, et ce qu'on sait de l'histoire politique et de celle des mœurs,

d'autre part. Plusieurs romanciers érudits ont récemment proposé, suivant les Yourcenar et Malouf, des romans d'idées. Mais Jean Bédard se distingue par la grande proportion que prend l'exposé de la doctrine par rapport au récit des faits. Ce qui le rapproche davantage de l'entreprise d'un Gaarder rédigeant *Le monde de Sophie*, bien qu'il s'agisse ici du contenu d'une seule doctrine expliqué au fil de la fin d'une vie misérable, à une période de décadence.

Les principales thèses du Maître allemand sont donc exposées en termes relativement simples pour des cœurs simples. Ce qui, répétons-le, est précisément ce qu'on lui a reproché. La thèse centrale concernant l'intellectualisme est exposée à même de multiples extraits des textes. Selon toute vraisemblance, la liste des propositions suspectes avancées par l'archevêque de Virnebourg contient entre autres : «Il y a cependant dans l'âme quelque chose qui est créé et incréé, qui n'est pas une créature; si l'âme entière était telle, elle serait créée et incréé; et c'est cela l'intellect».

Cette conception de l'intellect provient à l'évidence du *Traité de l'âme d'Aristote*. Plus précisément, l'intellect absolument indéterminé du maître allemand est conforme à l'intellect possible du Philosophe. Jean Bédard imagine une référence à l'intellect possible d'Aristote (p.211). Incidemment, une mauvaise citation du texte d'Aristote donne une définition de l'âme primordiale plutôt que celle de l'intellect possible mais l'ensemble des références à Platon, Aristote, Proclus, Thomas d'Aquin et Ockham semblent cohérentes avec les doctrines respectives de chacun et avec le tissu de l'histoire des textes de cette période, tel que nous le concevons aujourd'hui. Avouons qu'il est très difficile de faire le roman dialectique des doctrines.

Dans cette perspective, l'importance de la psychologie d'Aristote dans la mystique du Maître aussi bien pour la puissance de l'intellect (p.95) que pour le mécanisme abstraitif de la connaissance des formes universelles (p.155) invalide partiellement l'opposition entre «la pensée limitée d'Aristote et l'ouverture au superessentiel des platoniciens» (p.337) que l'auteur met sous la plume du scribe et auteur supposé du roman. Aristote, avec sa notion d'intellect potentiel absolument indéterminé et sa définition métaphysique de l'intellect agent joue un rôle plus important que l'expose l'élève. Dans un ordre connexe, la «lumière matérielle» (p.228), mentionnée lors d'un exposé mettant en rapport la lumière et l'intellect, semble constituer un anachronisme pour la période ou, à tout le moins, pour le dominicain, étant donné l'origine franciscaine connue de la théorie corpusculaire.

Par ailleurs et d'une façon soutenue tout au long du déroulement de cette fin de vie, Jean Bédard met en scène, aux côtés du Maître, des béguines et propose de voir en ces célibataires piétistes des femmes qui pensent c'est-à-dire des philosophes. Le romancier met dans la bouche de l'un des accusateurs les paroles suivantes : «Vous (Maître Eckhart et peut-être l'ordre dominicain en général) avez encouragé le béguinage, vous avez mis en péril l'Église.(...) Mais il y a encore pire! En encourageant les femmes à penser, en leur enseignant les subtilités de la philosophie et de la théologie, vous entraînez toute la raison au dévergondage...». Il est certain que les béguines et la secte des Béghards furent les transmetteurs de la doctrine du Maître; ce qui est moins sûr est, semble-t-il, la survivance des subtilités des thèses du Maître qui fut peut-être élève d'Albert le Grand, ce dernier étant ajouté par le romancier dans sa généalogie philosophique : Platon-Proclus-Denys-Albert!

Il demeure que le massacre des béguines et des premiers piétistes qui tentèrent de s'imposer à l'appareil politique de l'Église de l'époque est une réalité historique qu'il fallait raconter un peu sur le registre des holocaustes; ce que le romancier a aussi fort bien fait en nous montrant comment la civilisation de ces temps de désordre était violente, intolérante et cruelle. Comment aussi les plus fines subtilités spéculatives pouvaient reconforter les esprits hautement cultivés de ces corps errants de misère mais ayant trouvé et formulé l'une des valeurs fondatrices de la grande Réforme de la spiritualité moderne : l'intériorité.

Dans *La philosophie du Moyen Âge*, le provincial de Saxe et ses disciples immédiats, Jean Tauler et Henri Suso, que l'auteur intègre savamment et discrètement à sa mise en scène, ont prêché au bon endroit. Émile Bréhier écrivait autrefois : «À la fin du XIII^e siècle et au XIV^e, les conditions de la vie intellectuelle et religieuse étaient assez différentes en Allemagne de ce qu'elles étaient devenues en France; le développement des couvents y favorisait un mysticisme...». C'est tout un pan de ce siècle qu'on a dit être celui des calamités que raconte dans le détail Jean Bédard. Tout en essayant de voir ces temps de misère pour l'esprit par le bout de la lunette d'une doctrine qui fait de l'Intellect un véritable fond de divinité en nous et un principe d'illumination qui transcende le monde des archevêques et des bulles papales.

Claude Gagnon
Collège Édouard-Montepetit